LE DÉNONCIATEUR DU MAUVAIS GOÛT; *ET* OBSERVATIONS CRITIQUES SUR L'ODE DE L'ABBÉ PELLEGRIN.



M. DCC. XLIV.

240

Seoli incommoda pessimi Poetæ. Catul.

LE DÉNONCIATEUR DU MAUVAIS GOÛT; ET OBSERVATIONS CRITIQUES SUR L'ODE DE L'ABBÉ PELLEGRIN.

QUelle prodigieuſe quantité de Vers, & d'inſipides Vers! Quelle fatalité pour les Lettres! Quelle honte pour le ſiécle où nous vivons! Pourquoi les Auteurs ne reconnoiſſent-ils pas leur inſuffiſance? Préſomption, amour propre, vanité outrée, audace ſans bornes, orgueilleuſe ignorance; n'en doutons plus, vous êtes la ſource de cette contagion poëtique qui infecte la région littéraire.

Un Ouvrage ne ſera que le fruit d'une imagination folle & déréglée, l'Auteur ſe figure que c'eſt une production de génie capable de lui donner le premier rang parmi les Auteurs même les plus accrédités.

L'un ſçait rimer, mais il ne ſçaura penſer; l'autre penſera peut-être, mais ſans ſtile & ſans diction, il eſt poſſédé de la rage d'écrire & de verſifier.

Celui-ci trop adorateur des Anciens, ne fera que répéter ce qu'ils ont dit, & ce qu'ils ont mieux dit.

Celui-là, leur Adverſaire trop outré, en condamne la lecture, il veut (dit-il) ſe livrer à ſon génie, & il s'abandonne à tout ſon délire. Tous ont la fureur de ſe faire imprimer : l'eſprit de curioſité les fait lire, la raiſon les fait mépriſer.

Notre ſiécle a cependant ſes Sophocles & ſes Euripides : mais que n'a-t'il un Deſpréaux pour purifier le Parnaſſe François, pour étouffer cette conjuration contre le bon Goût, & pour ſonner le tocſin, ſi l'on rencontre à l'avenir de ces Ouvriers en rimes, tels qu'il en vient de paroître.

Des événemens qui tiennent du miracle, frappent l'Univers d'étonnement ; LOUIS par ſes vertus & par tout ce qui caractériſe le parfait Souverain, eſt devenu le modéle des autres Souverains ; la France, Nation à ſentiment, donne à ſon Roi des preuves de la plus tendre affection ; un Peuple qui aime ſon Roi, un Roi qui aime ſon Peuple ; ce ſont-là ſans doute des traits qu'il faut tranſmettre à la poſtérité ; mais que l'Abbé Pellegrin, dont la Muſe s'annonce pour octogénaire, ait embraſſé une matiere ſi ſupérieure à ſes forces, ſi éloignée de ſon genre d'écrire, c'eſt ce que je ne ſçaurois concevoir ſans indignation. Son Ouvrage eſt-il autre choſe qu'un déréglement de diction, qu'une langueur de ſtile, qu'une multitude de mots ſans chaleur & ſans génie ?

Mais avant que d'entrer dans la diſcuſſion de notre objet principal, il faut repondre à des reproches que l'on me fait ; ils ont quelque apparence de juſtice.

Pourquoi (me dit-on) décharger votre bile ſur l'Abbé Pellegrin : combien d'autres ſont plus mépriſables que lui ?

On en voit qui ſont troublés au point d'avancer que pour réuſſir dans l'Ode, il faut abſolument renoncer aux régles de la Dialectique, & par conſéquent de raiſonner.

Il s'en trouve qui, non contens de deshonorer le Parnaſſe par la fadeur de leur Poëſie, inſultent encore à la Philoſophie, qui proſtituent le titre de Philoſophe en l'uſurpant. Ignorent-ils que rien n'eſt plus contraire à la Philoſophie, que de rimer en mandiant ?

Récemment encore ne vient-il pas de paroître un Furet du Parnaſſe, eſpece de parti-bleu dans la Littérature ? Il vient de préſenter une Epitre au Roi : c'eſt une copie de ce que les autres viennent de dire avant lui (car l'effronterie n'a plus de bornes.) S'il ne lui a pas été poſſible d'en donner exactement une ſeconde édition, au moins a-t'il copié ce qu'il a trouvé de plus mauvais. Son Epitre eſt en un mot un malheureux mêlange de tout ce qui révolte le bon goût : pen-

ſées fauſſes, nulle idée de la Langue Françoiſe.

L'oiſiveté, toute pernicieuſe qu'elle eſt à ſoi même & à l'Etat, mériteroit plus d'indulgence que toutes ces futiles occupations. Pourquoi ne ſe pas condamner au ſilence, plutôt que de ſe donner en ſpectacle avec honte & ignominie ? Et ne vaudroit-il pas mieux être ignoré pour jamais, que de montrer ouvertement un eſprit de vertige à tout un Public indigné ? Mais c'eſt le propre de bien des hommes, de ne pas connoître leur propre foibleſſe, & d'ignorer *quid valeant humeri.*

L'Auteur joint à ſon Epitre un Diſcours ſur la Critique, ou la Critique des Critiques, pour ſe venger ſans doute par avance du mépris que l'on doit faire de ſon Ouvrage, & pour venger la pouſſiere du Parnaſſe ; mais cette production n'intéreſſera jamais que ceux qui voudront poſſéder la Métaphiſique de l'eſprit en délire.

Pourquoi (me répéte-t'on) ne pas charger ces ſortes d'Auteurs, qui ne ſemblent verſifier qu'en haine de la verſification & pour la faire déteſter ?

J'avoue de bonne foi que je rougirois d'engager le combat avec eux, leur corps paroît trop à découvert; j'abandonne aux Spadaſſins Littéraires, à ces Excrimeurs hebdomadaires le honteux avantage de percer des indéfendus; où ſeroit l'utilité, quel courage y auroit-il de prendre les armes contre des Auteurs dont la défaite eſt aſſurée, en les abandonnant à eux-mêmes ?

Il n'en eſt pas de même de l'Abbé Pellegrin ; il s'eſt fait un nom dans les Lettres, il n'en faut pas davantage : que toutes ſes productions ſoient déteſtables à l'avenir, elles ſeront toujours admirées, il eſt plus facile au Public d'être ſtupide admirateur, que d'être propre à la diſcuſſion : il ſe hâteroit moins de prononcer ſon foible jugement ſur un Ouvrage, s'il ignoroit le nom de l'Auteur.

Pourquoi ne pas ſecouer le joug du préjugé ? Il eſt de moitié dans nos lectures, il ne nous permet gueres de convenir qu'un Auteur long-tems couronné ſur le théâtre, puiſſe dégénérer. Le Poëte renommé, ainſi que le débitant achalandé, peut donc ſe défaire du mauvais plus facilement que les autres du bon.

D'ailleurs l'Abbé Pellegrin eſt modeſte (phénoméne parmi les gens de Lettres) il eſt liant, ſociable; ſans s'en appercevoir on s'intéreſſe pour un tel caractere. On veut qu'il ait réuſſi dans ſes Ouvrages, parce que l'on a ſouhaité qu'il réuſsît : c'eſt ainſi que l'eſprit devient la dupe du cœur, l'illuſion devient paſſion.

Combien de partiſans & de proclamateurs du mérite de l'Abbé Pellegrin viennent vous aſſaſſiner de leur voix glapiſſante ! Le bruit & les

clameurs chez ces Meſſieurs ſuppléent le raiſonnement. Il faut être de leur avis ſans reſtriction, ou les voilà qu'ils grimacent, ils s'agitent, ils ſe cabrent. Le ſpectacle eſt trop déplaiſant : on veut s'échapper, on eſt retenu, la réſiſtance eſt vaine ; & pour donner du repos à ſes oreilles, le plus connoiſſeur ſera tenu de certifier publiquement que la Piéce de l'Abbé Pellegrin efface tout ce que l'Antiquité nous a laiſſé de meilleur. La pareſſeuſe crédulité ſe le perſuade, la jeuneſſe l'eſpérance du Parnaſſe fait ſon modéle de l'Auteur : de-là la décadence des Lettres ; en faut-il davantage pour autoriſer mon entrepriſe ?

Qu'eſt-ce que l'Ode de l'Abbé Pellegrin, ſi l'on peut appeller de ce nom le ſombre aſſemblage de rimes inſipides ? Quel eſt le plan ? Quelle eſt l'exécution ? Il ſe propoſe de conſoler la France, & il ne remplit point ſon titre. Toute conſolation ſuppoſe un événement triſte & fâcheux ; je m'attendois que l'Auteur auroit débuté par ce qui a cauſé nos allarmes, en repréſentant le Roi près du tombeau. Il falloit donc dans l'eſpace d'une ſtrophe, ou de deux tout au plus, repréſenter l'affliction de ſon Peuple, peindre la douleur publique qui fait beaucoup mieux l'éloge du Roi, que toute la rime qui nous a fatigué la vûe, ou chagriné les oreilles, & il convenoit de remplir le corps de l'Ouvrage de nos motifs de conſolation. L'Auteur a l'œil ſec, juſqu'au milieu de l'Ouvrage, qu'il commence à verſer des larmes, & les lampions ne s'allument qu'à la penultiéme ſtrophe. L'Auteur a ramaſſé des décombres d'Opéra (il faut me paſſer le terme) & il les a mis ſous un titre qui n'y vient pas. Travailler de la ſorte, c'eſt marcher à l'avanture & s'égarer : entrons dans le détail, & contemplons le début :

Loin faſte vain de Pindare,
Loin vol trop audacieux ;
Les mers où périt Icare,
Sont préſentes à mes yeux ;
Je crains la même diſgrace,
Loin d'un ſang que l'âge glace ;
Trop impétueux efforts
D'une Muſe octogenaire,
La lenteur ne permet gueres
Les poëtiques tranſports.

Je m'engage de lire tous les Ouvrages de l'Auteur, ſi ce préſude eſt ſupportable. *Loin faſte vain* : n'eſt-ce pas une malheureuſe imitation du *fortunatam natam* de Cicéron ? Je ſçais que dans le commencement d'un Ouvrage il faut être ſagement œconome de ſon feu,

pour n'être pas réduit à donner de la fumée dans tout le reste ; mais convenons aussi que l'oreille demande des ménagemens.

Périr, c'est une *disgrace*, le second terme est trop foible, & ne répond point à la force du premier, ou il sera permis de dire à l'avenir, mon parent ou mon ami est péri, je crains la même disgrace.

D'une Muse octogénaire
La lenteur ne permet gueres
Les poëtiques transports.

Rendons hommage à la vérité, puisqu'elle se présente à nos yeux. Je défie le plus difficile Dialecticien de la combattre. Rien ne la démontre mieux que le reste de l'Ouvrage.

Corneille en deux vers exprime beaucoup mieux son impuissance poëtique :

Pour écrire encor bien, j'ai trop long-tems écrit ;
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.

Revenons à l'Abbé Pellegrin.

Si jusqu'à la double cime ;
Je porte mes foibles pas,
C'est LOUIS qui me ranime ;
Pour lui que n'ose-t'on pas ?
Il court aux champs de Bellone,
Je l'y suis ; il frappe, il tonne ;
Mais ses coups sont des bienfaits :
Jaloux de calmer la terre,
Il ne déclare la guerre
Qu'aux ennemis de la paix.

Il eut été mieux d'exprimer aux pénultiéme & dernier vers les effets de la foudre & du tonnerre sur les ennemis de la paix, que d'y placer la déclaration de guerre qui doit tout précéder ; mais on n'a point voulu sacrifier des antithéses, la *paix*, la *guerre* ; je n'ignore pas qu'un beau desordre ne soit un coup de Maître. Mais est-il sans beauté ? Il devient un sujet de reproche contre l'Auteur. Je pense qu'il en est du désordre dans la Poësie, comme du négligé dans les Dames. Je suppose une beauté réguliere, le négligé lui donne quelque chose de picquant, un certain air attractif que la décoration & les ajustemens de parade semblent lui dérober. La laideur au contraire ne supporte

pas le négligé, mais la fourberie de l'habillement & de l'apprêt pourra tromper les yeux des hommes.

D'un Roi la vertu guerriere
Peut-elle mieux s'illustrer ?
Minerve ouvre la carriere
Où Mars le presse d'entrer.

On oublie que le Roi vient de frapper, de tonner : ici Minerve ouvre la carriere.

A son aspect (du Roi) tout succombe,
Menin, Ypres, Furnes tombe.

Ceci est rendu en Gazetier; je n'y vois rien de poëtique. On manque l'occasion qui se présente naturellement de nous donner une idée de l'illusion des ennemis du nom François, de nous mettre sous les yeux leurs vains projets, leur vaine résistance, de nous peindre l'ardeur, la chaleur du Soldat François; & tout ce spectacle martial qu'il ne faut point dérober au plaisir du Lecteur. Il falloit, pour ainsi dire, communiquer au papier l'odeur de la poudre & du salpêtre.

Mais l'amour suit la terreur,
Il rend le premier hommage;
Le Vainqueur porte l'image
D'un Dieu Pacificateur.

Les deux premiers vers peuvent-ils être autrement regardés que comme de la prose rimée ? Mais aussi sommes-nous dédommagés par les deux derniers qui renferment une vérité noblement exprimée; car je ne sçaurois trahir mes propres sentimens, & passer sous silence ce qui mérite selon moi des éloges.

Sous une forme si chere,
Le Bienfaicteur des mortels
N'est plus un homme ordinaire.

Je ne sçais comment définir l'expression du premier vers, elle n'est ni poëtique ni prosaïque; *chere* Muse, des vers de la sorte, l'Imprimeur ne peut pas les vendre bien *cher.*

Quels monstres sur nos rivages
Vomit le Rhin en courroux !

Contentons-nous de penser que ce sont des monstres, & ne l'écrivons

pas. L'urbanité Françoise doit aux Etrangers l'exemple de la discrétion dans l'art d'écrire ; & de s'en départir, ce feroit autoriser une rudesse qui ne leur est déja que trop naturelle.

Alsaciens, quels ravages
Ils vont exercer sur vous,
Tremblez : mais pour vous défendre,
LOUIS va tout entreprendre,
Peut-on trembler sous ses loix ?

C'est dire uniquement *tremblez* & ne *tremblez pas*, pur jeu de mots, colifichets oratoires, qui n'ont cours tout au plus que dans la poussiere de l'école.

Les palmes sont toutes prêtes,
Il interrompt ses Conquêtes,
Mais pour de plus grands exploits.

L'Ode ne comporte point une expression si commune ; il me semble entendre une Cuisiniere annoncer à son Maître que la soupe est *toute prête* ; c'est donc une expression de cuisine. C'est bien abuser de l'élévation de son sujet que de le traiter avec si peu de dignité.

Il part (le Roi) il vole, il arrive ;
Que de projets avortés !
Les monstres sur l'autre rive
Voudroient se voir transportés ;
Tout nous promet la victoire,
Mais en vain pour notre gloire
Tout nous semble concourir ;
Le sort en flattant nos armes,
Nous garde un sujet d'allarmes ;
Qu'on n'ose nous découvrir.

Pourquoi répéter trois fois la même chose dans une strophe ? *Tout nous promet la victoire, tout semble concourir pour notre gloire. Le sort flatte nos armes.* Rien ne manifeste d'avantage une stérilité de génie, une indigence poëtique. Le premier vers plaira toujours par la justesse de la gradation. Je ne voudrois point que l'on méprisât ceux qui font un bon usage de leurs emprunts ; les derniers vers sont du crû de l'Auteur, personne ne les revendiquera.

Sous ces ombres du mistére
Dont on couvre le danger,

Je reconnois un bon pere
Qui craint de nous affliger,
O bonté trop paternelle !
Mais je l'entends, il appelle,
Son peuple ſaiſi d'effroi,
Le calme au trouble ſuccéde,
On craint encor, mais tout céde
Au plaiſir de voir ſon Roi.

Bien des gens ne comprennent rien au commencement de cette ſtrophe, ni à la fin de la précedente; que ſera-ce donc dans cinquante ans d'ici (je ſuppoſe que l'Ouvrage n'éprouve point de revers dans l'intervale) on ſera donc réduit à conſulter des Oracles pour en avoir l'intelligence? Pourquoi les Auteurs n'écrivent-ils pas de maniere à ſe faire entendre dans tous les tems? Seroit-ce indifférence pour la poſtérité, ou quelque violent ſoupçon de l'indifférence que pourroit un jour avoir la poſtérité pour leurs ouvrages?

Dans les deux vers ſuivans l'Auteur ne s'énonce-t'il pas en Garde-malade?

Ses jours touchent à leur terme;
Mais ſon cœur n'eſt pas moins ferme.

Je ſçais que dans les ſujets de douleur il feroit ridicule de fendre l'air & de percer les nues; mais ne peut-on pas fuir une extrémité ſans ſe précipiter dans l'autre, & faut-il en quittant l'Empirée ſe réduire à ramper?

La patience la mieux éprouvée pourra-t'elle tenir contre le ſtile raboteux des vers ſuivans?

Mort, en quel tems tu nous l'ôtes!
Ce tréſor nous eſt repris,
Quand les vertus les plus hautes
Nous en font voir tout le prix.

Tu nous l'ôtes, on ne pouvoit pas employer un terme moins énergique, moins convenable à la mort. On dit bien que la mort attaque, enleve les Souverains comme le reſte des hommes; mais on ne dit point qu'elle les ôte. Que l'Auteur ait donc ſoin de nous *ôter* ces expreſſions.

Roi . . . mais c'étoit peu de l'être,
Dans ce grand Art digne Maître;
Qui pouvoit mieux l'enſeigner?
Jeune eſpoir du Diadéme,

Son fils, cet autre lui-même,
Alloit apprendre à regner.

Tout cela eſt bon, parfaitement bien penſé; mais pour la régularité, il falloit donc intituler l'ouvrage : *Les Regrets de la France.* Paſſons, pour abréger, aux tranſports de joie.

Garans de notre tendreſſe
Regnez, tranſports les plus doux,
Eclatez, chants d'allégreſſe ;
Temples ſacrés, ouvrez-vous ;
Que de nouvelles étoiles
De la nuit perçant les voiles,
Faſſent briller nos Palais ;
Devenez des jours de Fêtes,
Jours conſacrés aux Conquêtes,
Avant-Coureurs de la Paix.

Rien ne reſſemble mieux à des paroles d'Opéra, l'eſprit y eſt à ſec, parce qu'on ſacrifie tout à la pompe des mots. L'Abbé Pellegrin qui paroît avoir du goût pour cette ſorte de compoſition, ne diſconviendra pas que le peu de penſée que l'on jette comme à regret dans un Opéra, ſe noye & ſe perd dans un déluge de paroles.

Au reſte, les vœux du Poëte ont été parfaitement exaucés, ſur tout dans la Capitale du Royaume. Rien ne peut égaler la joie que chaque Citoyen vient d'y faire éclater. La bienſéance ne ſçauroit emprunter ces mouvemens & ces admirables épanchemens du cœur : c'eſt la pure affection qui les produit ; on ne voyoit de gens triſtes & de mauvaiſe humeur que ceux qui s'étoient indiſcrétement livrés à la lecture de ce torrent de Poëſies dont je me plains.

L'Auteur va nous faire la grace de finir.

Qu'elle ſuive la Victoire :
France, je vois le Lorrain,
Ce fier rival de ta gloire,
Prêt à repaſſer le Rhin,
Pour prévenir ſa défaite,
Précipitant ſa retraite
Venger nos champs déſolés :
Dieu que l'Univers adore,
Pourſuis un bienfait encore,
Et tous nos vœux ſont comblés.

L'Auteur au lieu de terminer ſon Ouvrage avec tant de froideur,

auroit dû finir comme il a commencé, faire un fecond acte d'humilité, & répéter avec l'Abbé Geneft:

Et toujours infortuné;
Doctes Nymphes du Permeffe;
Vous m'avez abandonné.

Qu'ils ceffent donc d'écrire, ces Auteurs faftidieux, ou je ne cefferai de gronder.

Paris a fes Poëtes que le Public a brévetés par des fuffrages réitérés; c'eft à ces génies du premier ordre qu'il appartient de célébrer la gloire de LOUIS, & de recueillir pour ainfi dire ces rayons de lumiere qui partent du Trône pour éclairer la poftérité.